

# La santé de l'enfant

## La cellule sait ce qu'elle fait

Au fur et à mesure des découvertes scientifiques ayant pour but, dans le monde médical, de parer à la maladie et, si possible, de la guérir ou d'en limiter les dégâts, on en vient à cette constatation que la santé est, plus que jamais, un problème très difficile à résoudre. Plus les découvertes s'amplifient, dans des directions différentes, plus elles se font méticuleuses et analytiques, plus leur synthèse en vue de thérapeutique pratique devient impossible. Vivre sans maladie apparaît comme une gageure, et guérir est toujours une réussite aléatoire qui interdit tout espoir de guérison définitive.

Et pourtant, vivre est un phénomène banal et simple. La santé est un fait naturel. C'est, du moins, ce qui semble se passer chez les animaux sauvages qui, à l'écart de la domesticité, vivent dans leur milieu naturel et selon des instincts spécifiques qui commandent des formes strictes d'alimentation, de sexualité, de reproduction. Ainsi se comportent les poissons dans l'eau, les oiseaux dans l'air, les bêtes sauvages dans tous les continents.

Sans nul doute, pour l'homme (et d'ailleurs, aussi, pour les animaux qu'il a domestiqués), la civilisation a gâché les choses. Alors que l'insecte le plus infime réalise des prodiges de vitesse et de virtuosité par rapport à sa taille ; alors que l'abeille sait d'une larve commune faire une reine, par simple correction alimentaire, l'homme, en possession de toute la science moderne, s'avère incapable de trouver le moyen, non seulement de produire de grands hommes, mais encore de les laisser vivre leur vie sans accidents graves de santé. Il est incontestable que la science humaine enregistre, dans le domaine particulier de la médecine et de l'hygiène, des insuccès patents dont il faudra rechercher les causes.

La science humaine est impuissante et, pourtant, la cellule sait ce qu'elle fait. Avec un finalisme parfait, elle restaure les plaies, cicatrise les lésions, domine l'hémorragie. La chirurgie, qui collectionne les réussites les plus notoires, est basée tout entière sur cet instinct de la cellule qui tend éperdument vers la restauration de l'intégrité organique. La cellule est, pourrait-on dire, si lucide qu'elle est capable de discerner la spécificité de notre individualité organique : si, sur une plaie, on place deux greffons, l'un appartenant au patient, l'autre à un organisme étranger, celui-ci meurt et celui-là adhère, prend corps et vit avec l'organisme tout entier. Les cellules sont douées de mémoire : elles perfectionnent leur mécanisme avec l'expérience, créant des immunités de plus en plus décisives quand elles agissent sous leur seule impulsion.

Comment expliquer, devant ce finalisme de la cellule restauratrice d'unité organique, que l'humanité se laisse glisser sur la pente de la dégénérescence de l'individu et de l'espèce ? Force nous est d'admettre que nos habitudes de vivre, nos pratiques thérapeutiques viennent à l'encontre des instincts de la cellule réparatrice et détruisent ou, tout au moins, limitent son efficacité. Le problème, ici, ne relève pas seulement de la médecine ; il engage non seulement les praticiens spécialisés, mais encore l'homme banal, le groupe, la masse

tout entière qui, jusqu'ici n'a été que le cobaye résigné d'expériences trop coûteuses. Il est des pratiques dictatoriales que quelques hommes momentanément en renom imposent aux foules ignorantes et victimes du dogme scientifique, comme elles le furent du dogme religieux.

Le fait fixe, la conclusion immuable n'existent pas. Le mouvement de la vie s'inscrit comme une science immobile qui refuse de considérer les contradictions internes de toute la médecine et de hiérarchiser ces contradictions dans le sens de la plus grande potentialité humaine.

A. CARREL, l'un des praticiens qui ont tenté de se dégager des automatismes faciles de la Faculté, pour atteindre à une vision plus générale de l'homme, écrit :

« La santé doit être une chose naturelle dont on n'a pas à s'occuper... Il y a, comme nous le savons, deux sortes de santé : la santé naturelle et la santé artificielle. Nous désirons la santé naturelle, celle qui vient de la résistance des tissus aux maladies infectieuses et dégénératives, de l'équilibre du système nerveux. Et non pas la santé artificielle, qui repose sur des régimes alimentaires, des vaccins, des sérums, des produits endocriniens, des vitamines, des examens médicaux périodiques et sur la protection coûteuse des médecins, des hôpitaux, des mœurs. L'homme doit être construit de telle sorte qu'il n'ait pas besoin de soins. La médecine remportera son plus grand triomphe quand elle découvrira le moyen de nous mettre à l'abri de la maladie, la fatigue et la crainte. »

Pouvons-nous encore donner à nos enfants cette *santé naturelle* qui est la manifestation des potentialités de la cellule réparatrice ?

Hélas ! il y a loin du rêve à la réalité. Force nous est d'admettre que nos habitudes de vivre, nos pratiques thérapeutiques viennent à l'encontre des instincts de la cellule réparatrice et détruisent ou, tout au moins, limitent son efficacité. Le problème ne relève pas seulement de la médecine, il engage l'individu, le groupe, la masse qui ont été jusqu'ici les cobayes résignés d'expériences trop coûteuses au sens total du mot (1).

(A suivre.)

E. FREINET.

(1) Voir « La Santé de l'Enfant » : *La cellule sait ce qu'elle fait*.

BÉNÉTEAUD Léopold, de *Persac* (Vienne), informe ses correspondants que, par suite de mutation, son journal « l'Hirondelle » ne paraîtra plus, mais les prie d'envoyer leur journal à *Crotelle* (Vienne), où il est nommé. Il continuera les échanges et le premier numéro de son nouveau journal : « le Chabichou », va sortir d'ici peu.

BÉNÉTEAUD Geneviève, de *Persac* (Vienne), informe ses correspondants que, malgré sa mutation à *Crotelle*, son journal « la Petite Hirondelle » continuera de paraître, et les prie d'envoyer leur journal à : *Coopérative Scolaire*, 2<sup>e</sup> classe, *Persac* (Vienne) — et non à son nom personnel.